

# Chemin de la citoyenneté

Programmation de la Fédération Française des Clubs pour l'UNESCO



## JOURNÉE INTERNATIONALE DES FEMMES ET DES FILLES DE SCIENCE

4 au 14 février 2019 à Toulouse et Toulouse Métropole

Suite aux succès des deux précédentes éditions, la FFCU et son Club occitan, « Les Chemins Buissonniers », vous proposent un troisième volet d'événements pour la Journée Internationale des Femmes et des Filles en science ! Cette nouvelle édition portera sur le rôle des femmes scientifiques dans les pays du Sud, et en particulier en Afrique.

De très nombreux événements, débats, conférences, expositions, spectacles et rencontres auront lieu cette semaine-là à Toulouse et alentours. Et ceci en compagnie d'actrices et d'acteurs venant de milieux associatifs, universitaires et scolaires du monde entier !

fiche n°3 - 2018/19



### ÉVÉNEMENTS DES CLUBS : du 4 au 14 février 2019

#### • Toute la semaine retrouvez de très nombreuses activités à Toulouse, Sète et Blagnac !

- des rencontres-conférences avec l'anthropologue ivoirienne Oumou Kouyaté
- des ateliers scientifiques animés par les femmes scientifiques de Femmes & Sciences
- des prestations dansées de Samara Hilal
- une conférence-débat à Sète
- de nombreuses rencontres et ateliers avec les scolaires
- une conférence-spectacle de Valériane Leroy, « d'Abidjan à Toulouse : parcours de femmes scientifiques contre le VIH en Afrique »
- une Exposition du CNRS et de Femmes & Sciences : « La Science taille XX elles »
- des prestations artistiques du Bataclown
- une rencontre autour du film « Les Figures de l'ombre » de Theodore Melfi.
- une remise du prix de la Fondation INSA Toulouse
- des tables rondes



Pour retrouver toutes les informations et le programme détaillé, rendez-vous sur [www.leschemins-buissonniers.fr](http://www.leschemins-buissonniers.fr)

### MATIÈRE À PENSER

#### Sciences : des inégalités de genre tenaces

Quand bien même elles sont de plus en plus nombreuses à être diplômées de l'enseignement supérieur, les femmes restent très minoritaires dans le milieu de la recherche scientifique. En 2015, les femmes représentaient 53% des titulaires de licence ou master et 43% des titulaires de doctorat, mais seulement 28% des chercheurs dans le monde (selon l'Institut Statistique de l'UNESCO). Mais cette inégalité est plus ou moins forte selon les régions du monde : pour exemple, en Amérique latine les chercheuses représentent près de 45% de la profession, là où en Europe occidentale elles ne sont que 33%, et en Asie du Sud à peine 17% !

«Les Africaines sont extraordinairement courageuses, dynamiques, mais malheureusement pour certaines d'entre elles ne savent pas ou ne sont pas conscientes de cette force. Elles sont infantilisées à travers des poids retors et rétrogrades traditionnels qui depuis des millénaires les placent sous le joug masculin...

Les études universitaires et la recherche sont ordinairement parsemées de nombreuses embuches mais comme le dit un adage bien de chez nous « à coeur vaillant rien d'impossible ! ».

Oumou Kouyaté, ethnologue et anthropologue en sciences sociales à l'Université Alassane Ouattara de Bouake en Côte d'Ivoire, et chercheure associée à l'EHESS de Paris



## • Femmes scientifiques : quelle situation dans les pays en développement ?

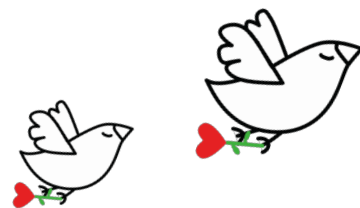


Presque partout dans le monde les femmes sont confrontées à des obstacles socio-économiques, compliquant leur accès aux professions de la recherche : garde des enfants, salaires plus faibles que ceux des hommes, préjugés de genre... Mais pour ce qui concerne les femmes des pays en développement les difficultés sont parfois plus fortes encore : en effet, la grande pauvreté ou encore certaines croyances et traditions limitent la scolarisation des jeunes filles et leur orientation vers des carrières scientifiques.

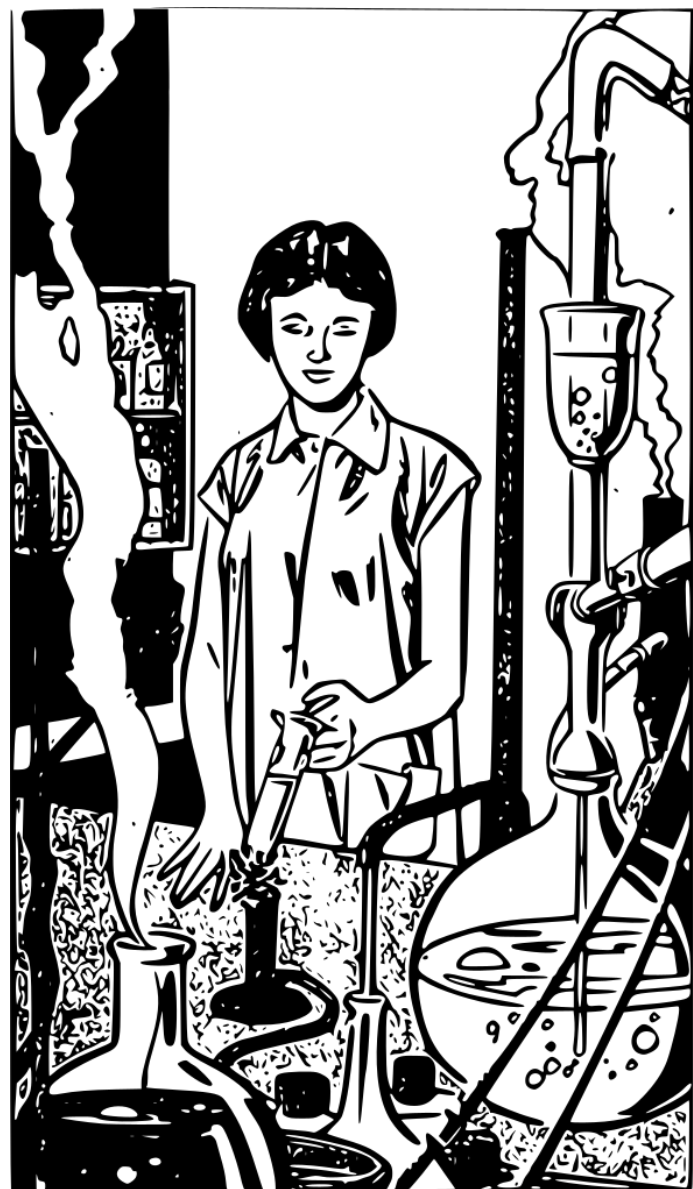
Aussi, des prix ont été créés pour encourager l'engagement des femmes scientifiques des pays du Sud. On peut citer le Prix OWSD-Elsevier pour les femmes scientifiques des pays en développement en début de carrières, ou encore le prix l'Oréal-UNESCO qui prime chaque année une femme scientifique par continent. Si ces prix reflètent les intérêts des mécènes privés les finançant, ils offrent aussi une vraie manne pour soutenir et développer certains projets scientifiques portés par des femmes, et par là-même ils valorisent des initiatives scientifiques qui manquent généralement cruellement de financement.

POUR EN APPRENDRE PLUS :

Sur le site du Centre International du Genre, retrouvez de nombreux portraits de femmes scientifiques africaines : <https://cigefe.webnode.fr/portraits-femmes-etudes/>



## • « Chercheur », « chercheuse », ou « chercheure » ?



Pour la linguiste belge Michèle Lenoble-Pinson, les trois formes sont attestées. Mais le choix d'utiliser tel ou tel terme dépend plus de raisons idéologiques que de raisons purement grammaticales. L'emploi d'un terme est associé à une vision du monde particulière.

D'abord, notons que la France est l'un des pays francophones tardant le plus à accepter la féminisation de certaines professions. Et ceci, alors même que déjà dans les années 80, une circulaire du Premier ministre, Laurent Fabius, imposait la féminisation des noms de métiers et des professions dans l'administration publique.

Mais quand bien-même certaines femmes sont titularisées, pourquoi quelques-unes continuent à préférer la dénomination masculine « chercheur » ? Pour notre linguiste, ceci s'explique par la peur de voir leur statut amoindri par la féminisation de leur titre. En un sens, ces femmes garderaient le terme masculin pour maintenir le pouvoir symbolique qu'il véhicule dans l'exercice de leur fonction. Cela étant, l'usage de titre masculin pour les femmes tend à s'estomper avec le temps.

Mais alors, à partir du moment où l'on accepte la féminisation, faut-il plutôt dire « chercheuse » ou « chercheur » ? Pour Lenoble-Pinson, il n'y a pas de règles. Pourtant, l'usage de l'un ou de l'autre est intéressant, car il dénote certains a priori sociaux. En effet, le suffixe «-euse» renvoie généralement aux « petits métiers » : vendeuse, coiffeuse, nettoyeuse... il porterait alors une connotation dévalorisante, d'où le choix d'éviter cette dévalorisation en choisissant de féminiser le terme masculin par le simple ajout d'un «-e».

Alors, mesdames, libre à vous de choisir la dénomination que vous souhaitez ! N'oubliez pas cependant qu'elle témoignera de votre vision de la société.

article complet : Revue belge de Philologie et d'Histoire (2006)